

---

L'Os

Author(s): Birago DIOP

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 81-88

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346685>

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

# L'Os

par Birago DIOP

« S'il avait le ventre derrière lui, ce ventre le mettrait dans un trou. » Ainsi dit-on d'un gourmand impénitent.

A propos de Mor Lame l'on ajoute : « Si la cupidité ne t'a pas entièrement dépouillé, c'est que tu n'es vraiment pas cupide. » Car Mor Lame fut et gourmand et cupide.

Dans nombre de villages du pays, le bétail, ravagé par la plus meurtrière des pestes dont on eût jamais entendu parler de mémoire de vieillard, s'était lentement reconstitué; mais dans Lamène aucun homme de vingt ans ne savait encore comment était faite une bête à cornes.

Lamène était certes beaucoup moins vieux que le village de Niangal où le passant jadis n'avait trouvé, comme il le chanta plus tard, que

*Le poisson frais des uns*

*Car le poulet n'était pas encore à la mode.*

La paille des toits de ses cases avait été renouvelée moins de fois et ses champs moins de fois labourés et récoltés que celle et que ceux de Niangal. Mais, si le poulet y était à la mode depuis longtemps, le bœuf y était inconnu de deux générations d'hommes.

\*  
\*\*

Cette année-là les pluies avaient été abondantes, la terre généreuse, les criquets absents. Les enfants n'avaient pas été plus qu'il ne le faut entraînés par leurs jeux et avaient raisonnablement veillé aux épis contre ces ravageurs impudents que sont les mange-mil. Force coups de gourdins avaient contraint Golo-le-Singe et sa tribu à respecter les arachides. Quelques membres de sa famille ayant laissé plus d'une patte aux pièges posés par les Lamène Lamène, Thile-le-Chacal avait jugé plus sage d'aller ailleurs chercher d'autres melons sinon plus succulents que ceux de Lamène, du moins de récolte plus facile et à moindre risque.

Bref, la récolte avait été magnifique, inespérée pour ceux de Lamène. On avait donc décidé d'envoyer des ânes chargés de mil, de maïs, d'arachides là-bas au Ferlo où passaient les immenses

## PRESENCE AFRICAINE

troupeaux de ces peulhs qui ne mangent presque jamais de viande, tant il est vrai que l'abondance dégoûte et que « si ramasser devient trop aisé, se baisser devient difficile ». Le peulh ne vit pas cependant que de lait et se trouve fort aise, lui qui ne touche de sa vie ni gop ni dabas (1), d'avoir du mil; pour de ce mil faire un couscous qu'il mélangera au lait de ses vaches, lait frais, lait endormi ou lait caillé.

\*  
\*\*

Depuis trois lunes les ânes étaient donc partis, guidés, sur les sentiers menant vers le Ferlo, par les plus forts des jeunes gens de Lamène qui avaient reçu ordre de revenir avec, devant eux, un beau taureau de sept ans. Le partage de cet animal, le *Tong-tong* entre les chefs de famille réapprendrait aux plus vieux du village, aux vieux et aux gens mûrs, la plupart hélas maintenant sans dents, la saveur de la viande rouge. Aux jeunes et aux plus jeunes — qui n'auront peut-être en fin de compte que des os à ronger — il ferait connaître, sinon à tous le goût, du moins l'odeur de la chair bouillie à point et de la grillade.

Le jour même du départ de Lamène, des ânes et de leurs conducteurs, Mor Lama avait choisi dans sa tête le morceau qu'il prendrait lors de *Tong-tong* : un os, un jarret bien fourni en chair et bourré de moelle onctueuse.

— Tu le feras cuire doucement, lentement, longuement, avait-il, depuis ce jour et chaque jour, recommandé à sa femme Awa, jusqu'à ce qu'il s'amollisse et fonde comme du beurre dans la bouche. Et que ce jour-là personne n'approche de ma demeure.

Le jour arriva où les jeunes gens de Lamène, partis au Ferlo, revinrent au village avec, au milieu d'eux, une corde à la patte de devant gauche, une corde à la patte postérieure droite, un splendide taureau aux cornes immenses, au poil fauve brillant au soleil couchant. De son cou massif comme une souche de baobab son fanon balayait la terre.

Au risque de recevoir un coup de pied qu'il évita de justesse, Mor Lama vient tâter l'os de « son » jarret, et après avoir rappelé à ceux qui allaient tuer et partager la bête au premier chant du coq, que c'était bien là la part qu'il avait choisie et qu'il voulait, s'en alla recommander à sa femme de le faire cuire doucement, lentement, longuement.

Le partage s'était fait aussitôt dit le *assalemou aleykoun* de

---

(1) Gop : instrument aratoire composé d'un croissant de fer et d'un long manche. Synonyme : hilaire (du nom de Hilaire Pron, un des premiers commerçants du Sénégal. — Dabas = houe.

la prière de Fidjir. Les enfants n'avaient pas encore commencé à racler les lambeaux de chair adhérent à la dépouille que Mor Lane était déjà dans sa case après avoir fermé et barricadé sa porte et donnait sa part à sa femme :

— Fais le cuire doucement, lentement, longuement.

Awa mit dans la marmite tout ce qu'un jarret réclame pour, une fois cuit à point, fondre délicieusement dans la bouche. Pour qu'il puisse donner un bouillon gras et moelleux qui mouillera onctueusement le couscous. Un couscous étuvé comme il faut et malaxé avec la quantité juste nécessaire de poudre de feuilles de baobab, de lalo, qui l'aide si bien à descendre de la bouche au ventre. Elle posa la marmite sur le feu et le couvercle sur la marmite...

Mor Lane était étendu sur son tara. Awa était accroupie auprès du feu qui enfumait le haut de la case. Le fumet du bouillon montait lentement et peu à peu chassait l'odeur de la fumée et remplissait toute la case, chatouillant les narines de Mor Lane. Mor Lane se releva légèrement, s'appuya sur le coude et demanda à sa femme :

— Où est l'os ?

— Il est là, répondit Awa après avoir soulevé le couvercle et piqué le jarret.

— S'amollit-il ?

— Il s'amollit.

— Remets le couvercle, ordonna Mor Lane, et attise le feu...

A Lamène tout le monde était fervent croyant et aucun adulte n'y manquait aucune prière. Aussi Moussa s'étonna-t-il de ne point voir ce jour-là à la prière de yor-yor Mor Lane son frère de case, son m'bok-m'bar.

Mor Lane, lui explique-t-on, a pris depuis l'aurore sa part du taureau et s'est enfermé chez lui.

Moussa, se jurant qu'il mangerait de cette viande, s'en fut frapper à la demeure de celui qui était plus que son frère.

Plus forte que l'amour fraternel, plus tyrannique que l'amour paternel, la « fraternité de case » soumet l'homme digne de ce nom à des règles, à des obligations, à des lois qu'ils ne peut transgresser sans déchoir aux yeux de tous. Avoir mêlé à l'âge de douze ans le sang de votre sexe au sang de celui d'un autre garçon sur un mortier couché, par une aube fraîche ; avoir chanté avec lui les mêmes chants incantatoires et initiatiques ; avoir reçu les mêmes coups, avoir mangé, dans les mêmes Calebasses que lui, les mêmes mets délicieux ou infects, bref, avoir été fait homme en même

## *PRESENCE AFRICAINE*

temps que lui, dans la même case, dans le même m'Bar, cela fait de vous toute votre vie durant l'esclavage de ses désirs, le serviteur de ses besoins, le captif de ses soucis envers et contre tout : père et mère, oncles et frères.

De ce droit que coutumes et traditions lui octroyaient sur Mor Lame, Moussa entendait user et même abuser ce jour de Tong-tong .

Il ne mangera pas tout seul cet os, il ne le mangera pas sans moi, se disait-il en heurtant de plus en plus fort la tapate de Mor Lame et, en appelant son frère de case,

— C'est moi, Mor, moi Moussa, ton plus-que-frère, ton m'bok-m'bar. Ouvre-moi.

Entendant frapper et appeler, Mor Lame s'était levé brusquement et avait demandé :

— Où est l'Os ?

— L'Os est là.

— S'amollit-il ?

Awa avait soulevé le couvercle, piqué le jarret :

— Il s'amollit.

— Remets le couvercle, attise le feu, sors et ferme la porte, ordonna le mari en prenant une natte.

Il alla étendre la natte à l'ombre du flamboyant au milieu de sa cour, s'en fut ouvrir à Moussa.

Salutations cordiales et joyeuses d'une part, de l'autre, des grognements et un visage renfrogné comme une fesse découverte à l'air frais du matin. L'on ne ferme pas sa porte au nez de qui y frappe et encore moins à un frère de case. Moussa entra donc et s'étendit à côté de Mor Lame dont la tête reposait sur une cuisse d'Awa.

On n'eût peut-être point entendu davantage que le bavardage des oiseaux, surtout la voix rauque et hargneuse des perroquets, si Moussa, intarissable, ne faisait, à lui seul, les frais de la conversation, parlant du pays, des uns, des autres, du bon temps de leur jeunesse, ressuscitant les souvenirs de leur case-d'homme, pour rappeler discrètement à Mor Lame ses devoirs et obligations, si, d'aventure, celui-ci les avait oubliés ou inclinait à les négliger. Mor Lame, n'étant pas d'humeur loquace sans doute ce jour-là, ne répondait que par des oui, des non, des peut-être, des inchallah quelquefois, et le plus souvent par les mêmes grognements qui avaient constitué le gros de ses salutations.

L'ombre du flamboyant se rétrécissait de plus en plus et livrait déjà les pieds des deux frères de case aux ardeurs du soleil. Mor

Lame fit signe à sa femme, qui se pencha vers lui, et dans le creux de l'oreille, il lui murmura :

- Où est l'Os ?
- Il est là-bas.
- S'est-il amolli ?

Awa se leva, entra dans la case, souleva le couvercle de la marmite, piqua le jarret, referma la marmite et revint s'asseoir puis confia à son mari :

- Il s'est amolli.

Le soleil, après avoir hésité au zénith pour savoir s'il reviendrait sur ses pas du matin ou s'il continuerait son chemin, commença à descendre vers l'occident. L'ombre du flamboyant s'étendit vers le levant. Le muezzin appela à la prière de tisbar. Mor Lame et Moussa, Awa loin derrière eux, firent leurs dévotions, saluèrent leurs anges gardiens, demandèrent au Seigneur pardon et rémission de leurs péchés, puis s'étendirent à nouveau à l'ombre du flamboyant qui s'étendait toujours vers le levant.

Encore une prière, puis la prière de l'Izah, après que le soleil, las de sa course, se fut couché. Mor Lame, immédiatement après la dernière gémuflexion, demanda à l'écart à sa femme :

- Où est l'Os ?
- L'Os est là-bas.
- S'est-il amolli ?

Awa s'en fut dans la case et revint :

- Il s'est amolli.
- Ce Moussa, fit le mari tout bas mais la rage au cœur, ce chien ne veut pas s'en aller. Je vais tomber malade.

Ainsi dit-il, ainsi fit-il. Et, tombant raide, il se mit à transpirer comme une gargoulette remplie d'eau et pendue à l'ombre d'un tamarinier, et à frissonner comme le lait qui va bouillir. Aidée de Moussa, qui, en vrai frère de case, compatissait grandement aux douleurs de Mor Lame, Awa transporta son mari dans une autre case que celle où bouillait la marmite.

Sa femme à son chevet, son frère de case à ses pieds, Mor Lame geignait, frissonnant et transpirant, écouta passer le temps jusqu'au milieu de la nuit.

Faiblement, il demanda à Awa :

- Où est l'Os ?
- L'Os est là-bas.
- S'est-il amolli ?
- Il s'est amolli.

— Laisse-le là-bas. Ce chien ne veut pas partir. Femme, je vais mourir. Il sera bien forcé de s'en aller. Ayant dit, il fit le mort,

## *PRESENCE AFRICAINE*

un cadavre déjà tout raide, tout sec. Sa femme, poussant des hurlements, se griffant le visage, dit alors à Moussa :

— Moussa, Moussa, ton frère de case est mort, va chercher Serigne le Marabout et les gens du village.

— Jamais de la vie, jamais, dit celui-ci, je n'abandonnerai à cette heure-ci mon plus que frère, ni toi seule devant un cadavre. La terre n'est pas encore froide, le premier coq n'a pas encore chanté, je ne vais pas amener tout le village. Nous allons le veiller seuls comme nous le devons tous deux, nous qui sommes, nous qui fûmes les êtres qui lui furent les plus chers. Quand le soleil se lèvera, les femmes passeront bien par ici pour aller au puits, elles se chargeront toutes seules de prévenir les gens du village. Et Moussa se rassit au pied du cadavre et Awa à son chevet. La terre se refroidit ; le premier coq chanta. Le soleil sortit de sa demeure. Des femmes allant au puits passèrent devant la maison de Mor Lame. Le silence inaccoutumé les intrigua. Elles entrèrent et furent mises au courant du décès de Mor Lame. Comme un tourbillon, la nouvelle se répandit dans Lamene. Serigne le Marabout et les notables et les hommes de Lamene envahirent la maison.

Awa se pencha sur l'oreille de son mari et murmura :

— Mor, la chose devient trop sérieuse. Voici dans la maison tout le village venu pour te laver, t'ensevelir et t'enterrer.

— Où est Moussa ? demanda dans un souffle le cadavre de Mor Lame.

— Il est là.

— Où est l'Os ?

— Il est là-bas.

— S'est-il amolli ?

— Il s'est amolli.

— Que l'on me lave, décréta Mor Lame.

Selon les rites, et récitant des sourates, l'on lava le cadavre de Mor Lame. Au moment où Serigne le Marabout allait l'ensevelir dans le linceul blanc et long de sept coudées, Awa s'avança :

— Serigne, dit-elle, mon mari m'avait recommandé de réciter sur son cadavre une sourate qu'il m'avait apprise, pour que Dieu ait pitié de lui.

Le marabout et sa suite se retirèrent, alors Awa, se penchant sur l'oreille de son mari :

— Mor, lève-toi, on va t'ensevelir et t'enterrer si tu continues à faire le mort.

— Où est l'Os ? s'enquiert le cadavre de Mor Lane.

— Il est là-bas.

- S'est-il amolli ?
- Il s'est amolli.
- Et Moussa, où est-il ?
- Il est toujours là.
- Que l'on m'ensevelisse, décida Mor Lamé.

Ainsi fut fait, et son corps posé sur la planche et recouvert du cercueil qui servaient pour tous les morts, on dit les paroles sacrées et on le porta au cimetière.

Pas plus qu'à la mosquée, les femmes ne vont au cimetière les jours d'enterrement, mais Awa s'était souvenue soudain qu'elle avait encore une sourate à dire sur le corps de son époux au bord de la tombe. Elle accourt donc, et tout le monde s'étant écarté, à genoux près de la tête du cadavre, elle supplia :

— Mor, lève-toi, tu dépasses les bornes. On va t'enterrer maintenant.

- Où est l'Os ? interrogea Mor Lamé à travers son linceul.
- L'Os est là-bas.
- S'est-il amolli ? S'est-il bien amolli ?
- Il s'est bien amolli.
- Et Moussa ?
- Il est toujours là.
- Laisse que l'on m'enterre. J'espère qu'il s'en ira enfin.

On dit les dernières prières et l'on descendit au fond de la tombe le corps de Mor Lamé couché sur le côté droit. Les premières mottes de terre couvraient déjà la moitié de son corps quand Awa demanda encore à dire une dernière prière, une dernière sourate.

— Mor Lamé, souffla-t-elle dans la tombe, Mor lève-toi, on comble ta tombe.

— Où est l'Os ? s'informa Mor Lamé à travers son linceul et le sable.

- Il est là-bas, répondit Awa dans ses larmes.
- S'est-il amolli ?
- Il s'est amolli.
- Où est Moussa ?
- Il est toujours là.

— Laisse combler ma tombe. Et on combla la tombe. Et Mor Lamé, le gourmand, n'avait pas fini de s'expliquer avec l'ange de la mort venu le quérir et à qui il voulut expliquer :

— Eh ! je ne suis pas mort, hein ! C'est « un os qui m'a emmené ici », que Serigne le Marabout, approuvé par tous les vieux du village, toujours de bon conseil, décidait :

— Moussa, tu fus le frère de case, le plus-que-frère de feu Mor Lamé, Awa ne peut passer en de meilleures mains que les



## *PRESENCE AFRICAINE*

tiennes. Son veuvage terminé, tu la prendras pour femme, elle sera pour toi une bonne épouse.

Et tout le monde s'en fut après force inch allah.

Alors Moussa, régnant déjà en maître dans la maison de feu Mor Lame, demanda :

— Awa, où est l'Os ?

— Il est là, fit la veuve docile.

— Apporte-le et qu'on en finisse.

